

et le social, par le biais des genres textuels, de la langue, des institutions et de l'auteur notamment. Il dépasse la théorie marxiste du reflet en insistant sur les médiations formelles propres à l'espace littéraire (certaines œuvres se réfèrent moins au social qu'à la tradition des textes antérieurs, réactualisée et polémiquement rejouée), sans négliger les temporalités propres à l'univers artistique. En postulant que les «œuvres» sont déterminées par le statut matériel des écrivains, sans suggérer par quelles méditations complexes, Lahire risque de retrouver la théorie du reflet, inhérente à un modèle marxien. Tel n'est pas l'objet de *La Condition littéraire*, mais si par la suite cet ouvrage devait s'articuler à une sociologie des produits littéraires, de telles questions ne manqueront pas de se poser.

En effet, contrairement aux travaux de sociologie littéraire qui se donnent pour objet de comprendre les œuvres en relation avec leur contexte, Lahire n'aborde pas de front, dans ce livre, les déterminants sociologiques des choix esthétiques ou idéologiques dans le jeu littéraire. Trop exclusivement laissées aux poéticiens, ces questions concernent pourtant, en dernière analyse, les sociologues. Ainsi pourrait-on attendre plus de développements sur la relation que Lahire postule entre la «condition» matérielle des écrivains et leurs créations (p. 11). Cette relation n'est sans doute pas directe, mais médiée notamment par

plusieurs instances, dont les genres littéraires: non seulement les écrivains perçoivent les genres dans une hiérarchie dynamique, mais ceux-ci suscitent aussi des revenus différenciés, tantôt élevés (théâtre, scénario, roman historique), tantôt presque nuls (poésie). Poser cette question, c'est appeler de nos vœux un futur livre, dont *La Condition littéraire* serait l'indispensable antichambre. □<sup>a</sup>

129

Jérôme Meizoz

COREY ROBIN

### *La peur: histoire d'une idée politique*

Paris: Armand Colin, 2006 (édition originale américaine: 2004), 368 p.

«Cela a rarement été souligné, mais la peur est la première émotion ressentie par un personnage dans la Bible». C'est par cette considération que débute l'ouvrage original de Corey Robin traitant de la peur et de sa dimension politique au sein de nos sociétés. Ce n'est qu'après avoir mangé le fruit défendu qu'Adam et Ève furent pour la première fois saisis d'une émotion, qui se trouva être la peur, et purent commencer leur histoire – la nôtre souligne l'auteur (p. 11).

*La peur* est le premier ouvrage important du jeune docteur de l'Université de Yale, qui enseigne aujourd'hui la théorie politique et le droit constitutionnel

au Brooklyn College. L'essai de Robin est écrit à une époque où, depuis la fin de la Guerre froide au moins, les considérations ayant trait à la «sécurité» prennent de plus en plus de place dans le quotidien de tout un chacun. Les préoccupations sécuritaires se sont certainement encore renforcées depuis les attentats du 11 septembre 2001. De nombreux chercheurs s'accordent pourtant à dire que nous n'assistons pas nécessairement à une véritable multiplication des menaces d'ordre sécuritaire. D'après ces derniers, nous aurions plutôt affaire à une logique de «sécurisation» croissante de problèmes et d'enjeux qui n'étaient, par le passé, pas perçus à travers le prisme de la sécurité. L'ouvrage de Robin ne traite pas en tant que tel de ce processus de «sécurisation». Il y est plutôt question de ses corollaires, à savoir l'insécurité ou la peur qui en résultent. De plus, l'auteur se concentre principalement sur les années 60. Cependant, en analysant la façon dont une certaine insécurité est construite et se diffuse dans la société à cette époque-là, *La peur* permet de mieux mettre en lumière les mécanismes de sécurisation à l'œuvre aujourd'hui, ainsi que leurs répercussions sur la population.

À travers son ouvrage, l'ambition de Robin est d'exposer la façon dont une émotion ressentie par toutes et tous, à savoir la peur, revêt dans certains cas une dimension politique. La peur est avant tout perçue en tant que phénomène

«individuel», comme la peur de l'avion ou de l'obscurité. L'auteur avance cependant que certaines peurs «émanent de la société ou exercent sur celle-ci leurs effets». Il en conclut qu'elles sont donc de nature plus politique qu'individuelle (pp. 12-13). À partir de là, l'ouvrage consiste à montrer comment la peur se conçoit, notamment chez certains penseurs; avant de mettre en évidence que la peur est un instrument politique et un moyen de gouverner, ou, dit en termes foucaudiens, un mode de gouvernementalité.

L'exposé se divise en deux parties. La première, intitulée «*histoire d'une idée*», passe en revue la conception de la peur chez quatre grands penseurs, de Thomas Hobbes à Hannah Arendt, en passant par Charles de Montesquieu et Alexis de Tocqueville. Robin y remarque l'influence du contexte politique sur «l'idée» que ces auteurs ont de la peur. Cette démarche permet de noter d'emblée la dimension politique de la peur. L'auteur explique ensuite comment la peur est considérée comme une forme d'inquiétude pour l'un des penseurs, ou encore comme une forme de terreur, voir de terreur totale, pour d'autres. Outre la mise en évidence du lien existant entre la représentation de la peur et le contexte politique propre à l'époque de chaque penseur, cette première partie souligne les apports de ces derniers, mais également leurs limites, à une meilleure compréhension de la peur à caractère politique. En adoptant une

approche plus socio-historique, la deuxième partie de l'ouvrage considère la question de la peur telle qu'elle s'est manifestée aux États-Unis ces dernières décennies. L'analyse se centre sur «la peur quotidienne qui inhibe les choix politiques» (p. 198). L'auteur y montre la dimension répressive de la peur qui faisait dire à Martin Luther King en 1963 : «J'ai presque atteint la regrettable conclusion que le plus grand obstacle dans la marche des Noirs vers la liberté ne réside pas dans le White Citizen's Council ou le Ku Klux Klan, mais dans les Blancs modérés qui sont plus dévoués à «l'ordre» qu'à la justice; qui préfèrent une paix négative synonyme d'absence de tensions à une paix positive en appelant à la justice; et qui ne cessent de dire : «Je suis d'accord avec l'objectif que vous poursuivez, mais je ne peux adhérer à vos méthodes d'action» (p. 199)<sup>1</sup>.

Afin de mener à bien cette étude des effets répressifs de la peur qui inhibent les choix politiques des individus, Robin va analyser le rapport qui existe entre ce sentiment et le contexte politique dominant aux États-Unis, à savoir le libéralisme politique. L'auteur y entrevoit l'existence d'un *libéralisme de la peur*. La suite du propos est dès lors consacrée à illustrer ce lien entre la peur et le «jeu libéral». Pour ce faire, l'auteur prend appui sur une pléthore de pratiques sociales et politiques tirées principalement de l'époque du maccarthysme ainsi que des différentes révoltes des

années 60. Robin va ainsi montrer comment la peur est un instrument de gouvernementalité au service de ceux qu'il nomme les «élites politiques». L'auteur met également en évidence les différents canaux de diffusion de cette peur et de ses effets au sein de la «société civile».

Enfin, Robin ne peut échapper à l'impact du 11 septembre 2001 sur le libéralisme de la peur aux États-Unis. L'ouvrage ne fait cependant pas de cet événement son objet central, l'essentiel du livre ayant été conçu avant cette date. Loin de constituer une omission, c'est au contraire un éclairage intéressant qui est ainsi apporté sur cet événement. L'analyse historique de la peur qu'effectue l'auteur permet en effet de mettre en évidence que le cadre d'interprétation qui a dominé l'après-11 septembre s'est en réalité développé bien avant cette date. Il s'agit, selon Robin, d'un *libéralisme de l'inquiétude* et d'un *libéralisme de la terreur* qui ont comme logique de fonctionnement une dépolitisation du phénomène terroriste (de la terreur), et qui écartent ainsi toute analyse politique (pp. 189-194). Mais encore, l'auteur remarque qu'après le 11 septembre, les élites politiques «ont tranquillement tourné les

<sup>1</sup> Martin Luther King Jr., «Letter from Birmingham City Jail», in James Melvin Washington (dir.), *A Testament of Hope: The Essential Writings and Speeches of Martin Luther King Jr.*, New York: Harper Collins, 1986, p. 295.

qui, dans le pays, tentaient de renverser le cours des choses». Il met ainsi en évidence un usage de la peur où la «menace» externe est utilisée comme prétexte afin de réprimer la «menace» interne (p. 323).

Au final, l'ouvrage de Robin propose une lecture particulièrement convaincante et instructive du rapport existant entre la peur et le politique. Son approche, mêlant à la fois théorie politique ainsi qu'analyse sociologique et historique,

amène un éclairage de qualité sur son objet d'étude. On pourra cependant regretter par moments une analyse quelque peu manichéenne et caricaturale des «élites politiques» et de leur usage de la peur. Néanmoins, l'analyse approfondie qu'opère Robin de cet objet original offre sans nul doute une clé de lecture novatrice et bienvenue du fonctionnement de nos systèmes politiques et plus généralement du monde qui nous entoure. ■

Lucas Oesch